Rouge-Red / incarné

Nous nous sommes donné rendez-vous à la Casa de Velázquez, lieu qui semble oublié de la ville quotidienne. En franchissant la grille, le temps s'arrête un peu ; la quiétude génère un certain étonnement. Mery me reçoit à l'entrée, souriante et rapetissée par l'architecture qui nous entoure. Nous nous embrassons (c'est encore contre-indiqué mais nous le faisons quand même). En traversant le bâtiment principal, nous invoquons le souvenir de certains artistes, anciens résidents, que nous admirons toutes les deux. Alors que nous traversons les jardins à l'arrière de la propriété, qui descendent en une succession de terrasses, nous nous dirigeons vers le pavillon où vit Mery et où elle travaille depuis quelques mois. Je pose mon regard au loin, vers la Casa de Campo et la Sierra de Guadarrama, et je songe -probablement influencée par mes lectures récentes- à la guerre civile, à ce même endroit situé alors en première ligne du front. Des images de l'hôtel particulier que nous venons de traverser dévasté par les bombes me viennent à l'esprit.

Dans le studio, le rouge qui a dominé le travail de Mery Sales ces dernières années envahit la pièce ; il émane des œuvres accrochées aux murs et teinte la lumière pour donner à l'atmosphère un semblant pictural, irréel ou -pourquoi pas ?- *supraréel*. Je repense à Rothko et à son obsession de l'espace interstitiel entre les champs de couleur et l'observateur, cette vibration atmosphérique si caractéristique. Sur un porte-manteau repose un bleu de travail, rouge lui aussi, taché, ou plutôt blessé de peinture (ce que je comprends plus tard). « La toile est la blessure latente », me dit-elle, et je sens qu'elle veut parler de la toile du tableau mais aussi de la toile rugueuse de ce vêtement de travail qui a été une sorte de peau habitée et ré-habitée, à fleur de peau, tout au long de son processus créatif. Ce bleu désarmé est le second hôte. Tous les deux, lui et elle, me parlent.

La peinture de Mery Sales est un acte vital. La blessure qui bat et qu'elle dévoile, un coup de pinceau après l'autre, n'est rien qu'un témoignage de l'écoulement de la vie, la sienne, et celle des autres (car la véritable couleur de la mort est exsangue). Dans le rouge des toiles qui m'entourent, il y a de la chair et de la terre ardente. De la terre -de la toile- jaillissent deux formes de vie identifiables. La première, et la plus évidente, ce sont les êtres hors champ que Mery Sales peint depuis l'affectif, complétant progressivement une série consacrée à « 48 parias conscients ». Des personnes abîmées et réincarnées dans la peinture qui ont posé, de dos à un chevalet surmonté d'une toile vierge, regard vers l'avant, vêtues du bleu que Mery enfilera pour les peindre en dernier lieu (celui-là même qui se trouve accroché près de la porte). Ainsi, leurs blessures se transfèrent, telles des taches superposées, sur un même vêtement, se partagent, deviennent une histoire et un manteau communs. La peinture de Mery est un acte de compassion, de douleurs singulières plongées dans une survie collective.

La deuxième forme de vie identifiable, ce sont les fleurs, elles aussi parias : chardons des ornières, fragiles autant qu'indomptables. Ni incendie, ni goudron, ni taille ne peuvent empêcher que lesdites mauvaises herbes repoussent et subsistent. Héroïnes par accident, elles se savent invisibles et sont conscientes de leur intempérie. Mery Sales redonne sens à un genre délaissé, la peinture des fleurs ; délaissé car *mineur, intimiste, féminin*, et en fait un geste politique. Il y a une lecture politique, il y a une lecture féministe possible, voire une certaine ironie, mais ce sont des lectures qui ne contiennent pas le

travail de la peintre en totalité, de même qu'aucun tableau pris isolément ne pourrait contenir son objet et sa pratique artistiques. Par la peinture, Mery ébauche des mots, tableau après tableau, qui construisent des phrases, qui articulent une pensée inusuelle, où le fond et la forme sont indissolubles. C'est une peinture qui *se* réfléchit et qui réfléchit sur le monde : un langage devenu couleur, trait et glacis, fragmenté et radial. En parcourant du regard les quatre murs du studio, on perçoit ce qu'elle nomme constellations : les liens entre une série et une autre, entre une toile et la suivante, le tout dominé par ce rouge, si humain.

À l'issue de notre rencontre, nous parlons du mot « incarné » comme synonyme désuet de la couleur rouge. Ma grand-mère disait incarné, disait convier au lieu d'inviter. *In, con*... « Ta peinture n'est pas décharnée », lui dis-je, le préfixe *in* est très important. *In*carner, se mettre dans la peau de quelqu'un, faire de l'autre un je commun. Et ce rouge-*red*, ce rouge affectif, ce filet de sauvetage. Nous quittons le studio, nous retrouvons l'escalier dont je me souvenais sur les photos, mis à mal par les grenades, devenu tranchée. Nous montons en silence. Et rien ne subsiste de cela, tout est paisible. Nous nous accompagnons.

María Santoyo
Mars 2022